

*« Je suis mort en août 1918.
Ça va faire trente-huit ans que pour moi tout est fini »,*

Louis Aragon, 1956
évoquant le 6 août 1918 à Couvrelles, quand il est enseveli vivant.

*« Quand côte à côte nous serons enfin des gisants, l'alliance de nos livres nous
unira pour le meilleur et pour le pire, dans cet avenir qui était notre rêve et
notre souci majeur à toi et à moi. La mort aidant, on aurait peut-être essayé,
et réussi à nous séparer plus sûrement que la guerre de notre vivant, les morts
sont sans défense. Alors nos livres croisés viendront, noir sur blanc la main
dans la main s'opposer à ce qu'on nous arrache l'un à l'autre »,*

Elsa Triolet.

Louis Aragon, la Résistance niçoise

Louis Aragon et sa muse Elsa Triolet, tout juste libérés de leur prison de Tours, sont allés rejoindre Nice. Là, ils avaient trouvé refuge avant d'entrer en Résistance, dans les cellules voûtées, blanches, semblables à deux coquilles d'œuf, selon les premiers mots du poète.

Au 16 cité du Parc, aux Ponchettes, tout proche de la Promenade des Anglais, où ils ont inauguré, le 4 septembre 1994, une plaque-souvenir rappelant le lieu où ils ont vécu, ils effectuent un retour aux sources après un premier séjour fin 1940, à la suite de la démobilisation, au 63, rue de France.

Enfin, où Aragon a trouvé une lumière intense, une lueur d'espoir en cette période sombre, un éclair de vie, tout simplement : dans les « yeux d'Elsa ». Sur cette terre d'azur, encore, il acheva « Le Témoin des Martyrs », en hommage aux fusillés de Montauban. A Nice, il rencontra également Henri Matisse en décembre 1941, au 15 du Régina, où le peintre s'est installé dans deux appartements du troisième étage. Aragon lui dit : « Monsieur, j'ai pensé faire de vous un roman ». Une amitié vient de naître et, pendant deux ans, les deux hommes se voient presque quotidiennement. Aragon et Triolet, sous les pseudonymes d'Elisabeth et Lucien Andrieux, mobilisent leurs talents intellectuels, écrivains, médecins, juristes et tant d'autres de la zone sud de la France pour résister à l'occupant nazi. Communiste, dadaïste, combattant pour la liberté de la presse, Aragon met de côté ses préceptes pour un seul idéal : le patriotisme. Le Général de Gaulle cite ses vers à la radio de Londres : « Je vous salue ma France... »

« Poète à toujours raison ! La flamme est l'avenir de l'homme. Libre. De la France. Libérée. »

NICE, LEUR REFUGE

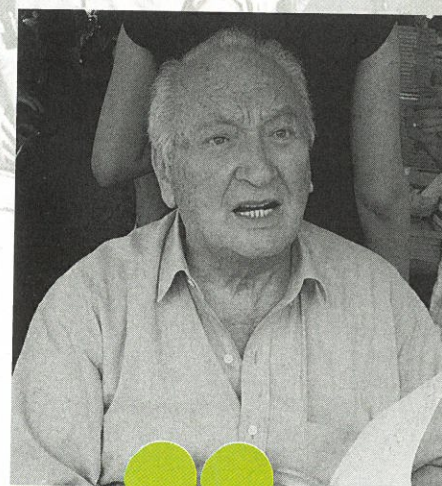
Quand Joseph Joffo, jouait aux billes

« Nice, c'est la ville où j'ai été libéré » ! Joseph Joffo, auteur du célèbre « Sac de billes », y raconte son enfance niçoise dans une France occupée par les Nazis. Avec son frère Maurice, ils sont envoyés par leurs parents en zone libre, au moment où l'occupant impose aux Juifs, en juin 1942, le port de l'étoile jaune.

Maurice et Joseph partent ainsi seuls un jour pour rejoindre leurs frères Albert et Henri à Menton après leur traversée de la ligne de démarcation sans encombre à Hagetmau.

Mais comment survivre à la répression quand, le 8 septembre 1943, la zone d'occupation italienne est envahie par les Allemands ? Comment échapper à la « chasse aux Juifs » menée depuis l'hôtel Excelsior où se sont installés la Gestapo et le sinistre Alois Brunner, chef du commando SS de Nice ?

Malice, courage et ingéniosité seront leurs principaux atouts mais, de l'aveu même de Joffo, ils ont été sauvés par deux hommes exceptionnels, « le curé de la Buffa et Monseigneur Rémond, l'évêque de Nice ». Le premier fournira ainsi des certificats de baptême catholique à Maurice pour que les deux garçons soient libérés des griffes de la Gestapo après avoir nié leur religion juive. La suite ? Il faudra lire ce chef-d'œuvre traduit en 18 langues, vendu en librairie à plus de 20 millions d'exemplaires dans 22 pays et adapté plusieurs fois au cinéma. Notons, enfin, que le roman débute en 1973 par Joseph Joffo, a été refusé par quatre éditeurs avant d'être accepté par les Éditions Jean-Claude Lattès, un Niçois. Nice, c'est la ville où son talent littéraire a été libéré !



*« Peut-être ai-je cru jusqu'à présent me
sortir indemne de cette guerre mais c'est
peut-être cela l'erreur. Ils ne m'ont pas pris
ma vie, ils ont peut-être fait pire, ils me
volent mon enfance, ils ont tué en moi
l'enfant que je pouvais être... »*

Joseph Joffo, « Un sac de billes ».

Le destin de Serge Klarsfeld a basculé

« Ma mère est revenue en pèlerinage, à Nice, là où nous avons été tous les quatre réunis, au 15 rue d'Italie. Elle a malheureusement succombé le lendemain. C'est donc à Nice que j'ai vu mon père et ma mère pour la dernière fois ».

Face à la répression, la famille Klarsfeld avait trouvé refuge à Nice, en zone libre. Mais leur vie a basculé le 8 septembre 1943 avec la « chasse aux Juifs » menée par Alois Brunner, chef du commando SS de Nice.

Le 30 septembre 1943, vers minuit, Arno, sa femme Raïssa et leurs deux enfants, Georgette et Serge, alors âgé de 8 ans, perçoivent le bruit des bottes arriver au 15 rue d'Italie.

La famille Klarsfeld, cachée dans un recoin, fait silence. « Ma sœur avait un peu de bronchite ; elle s'est mis une chaussette dans la bouche pour ne pas faire de bruit », se souvient Serge, avec une émotion toujours aussi vive.

Le danger est là. Perceptible. Terrifiant. Alors, n'y tenant plus, Arno quitte la cachette que le combattant valeureux de la bataille de la Somme en 1940, devenu résistant, avait confectionnée dans la penderie de la chambre, derrière une cloison de contreplaqué. « Où sont votre femme et vos enfants », interroge un Allemand. Arno répond : « Il y a eu une désinfection, ils sont partis à la campagne ». Mais le doute persiste. L'un des Allemands se rapproche de la cachette. Il rabat les vêtements sur la tringle. Et, presque un miracle, ne voit rien.

« Entre la vie et la mort, il n'y a eu que l'épaisseur de quelques centimètres. Si le gestapiste avait touché la paroi, il aurait senti que c'était du bois et non de la pierre, et j'aurais fini à Auschwitz. Quant à mon père, il a embrassé la main de ma mère. Et il est parti ».

Dans ce camp de la mort où Arno perdra la vie lors de l'été 1944...

La famille Klarsfeld ? Aucun soulagement. Au contraire. « D'une certaine façon, je suis mort à ce moment-là, et en même temps je suis devenu un survivant... J'ai été sauvé par mon père, alors même que je le perdais à tout jamais », explique Serge, la voix toujours nouée.

Et pourtant, pas le temps de trop gamberger. Avec sa sœur et sa mère, ils doivent maintenant échapper à la traque...

La France libérée, après un voyage à Auschwitz, un devoir s'impose à Serge. Celui de la mémoire. Avec son épouse Beate et son fils... Arno, ils n'auront de cesse de retrouver les criminels nazis encore en vie. Il élabore également le Mémorial de la déportation des Juifs de France en retraçant, convoi par convoi, la liste, avec les noms, les prénoms, les dates et les lieux de naissance des déportés. Il s'attaque ensuite au Mémorial des enfants, afin de redonner une identité, un visage aux onze mille enfants déportés de France et assassinés dans les chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau.

Et puis, pour boucler la boucle, un retour aux sources, au 15 de la rue d'Italie. Là où une plaque est désormais apposée. Là où Serge Klarsfeld a vu son père et sa mère pour la dernière fois...



*« À la volonté des nazis de
détruire et d'anéantir le peuple
juif, nous, juifs, opposons notre
volonté de mémoire juive, précise
et intransigeante ».*

Serge Klarsfeld.